

par Aristote et Platon, en dialectique, physique et éthique, ou en d'autres termes, logique, métaphysique et morale, est bien autrement lumineuse, basée qu'elle est sur la coexistence naturelle en nous de faits rationnels, de phénomènes sensibles et de faits volontaires. La science de la pensée, celle de la religion et celle des mœurs, ne correspondent-elles pas à la triplicité irréductible de l'intelligence, du sentiment et de la volonté dans lesquels se manifeste la plénitude de la conscience humaine ?

La psychologie reléguée par Herbart dans un recoin de la métaphysique appliquée, et les différentes disciplines philosophiques coordonnées entre elles, mais nullement subordonnées à une science primitive et fondamentale, nous conduisent à faire au herbartianisme une objection plus importante, et à nous inscrire en faux contre une erreur dangereuse qui domine dans ce système. La philosophie est pour nous avant tout la science de l'homme, et par là seulement celle de Dieu et de l'univers. C'est surtout le point de vue psychologique qui nous préoccupe ; les lumières de la conscience intime sont, à nos yeux, le phare le plus propre à éclairer l'horizon philosophique ; la science du moi est pour nous la véritable introduction à la théorie des principes suprêmes, et la souche commune de la variété des sciences, dont l'ensemble constitue la philosophie. Le herbartianisme a positivement méconnu cette grande vérité. Le déplorable isolement où se trouvent chez Drobisch et Hartenstein les trois grandes sections dans lesquelles se subdivise leur doctrine, n'a d'autre cause que le refus de ramener la multiplicité des faits et l'infinité des idées à la source pure de la conscience intime. Tirons donc dès maintenant du herbartianisme cette grande leçon : que celui qui néglige de chercher la racine de tous les axiômes dans la certitude de la conscience, ne méprise pas impunément ce foyer de toute vérité et de toute harmonie. Perdu infail-